

une foule immense de peuple, pour voir les combats gymniques qu'on devait y donner ; car la Grèce, qui depuis quelque temps, délivrée de ces guerres, espérait bientôt sa liberté, célébrait déjà par des fêtes une paix dont elle était assurée.

Tout à coup, au milieu de l'assemblée, le son de la trompette ayant ordonné un silence général, le héraut s'avance au milieu de l'arène et proclame à haute voix : Que le sénat de Rome et Titus Quinctius, général des Romains, revêtu du pouvoir consulaire, après avoir vaincu le roi Philippe et les Macédoniens, déclarent libres de toutes garnisons et de tout impôt les Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les Eubéens, les Achéens, les Phtiotes, les Magnésiens, les Thessaliens, les Perrhèbes, et leur laissent le pouvoir de vivre selon leurs lois. D'abord tous les spectateurs n'entendirent pas, au moins distinctement, cette proclamation. Le stade était plein de confusion et de trouble ; les uns témoignaient leur admiration, les autres s'informaient de ce qu'on avait dit, et tous demandaient que le héraut répât sa publication. Il se fit donc encore un silence universel ; et le héraut, ayant renforcé sa voix, renouvela sa proclamation, qui fut entendue de toute l'assemblée. Les Grecs, dans les transports de leur joie, poussèrent des cris si perçants qu'ils retentirent jusqu'à la mer. Tout le théâtre se leva et ne pensa plus aux jeux ; les assistants allèrent en foule saluer, embrasser Flamininus ; on l'appelait le défenseur, le sauveur de la Grèce. On vit alors s'effectuer ce qu'on a souvent dit, par exagération, de la grandeur et de la force des cris d'une foule nombreuse. Des corbeaux, qui dans ce moment volaient par hasard au-dessus de l'assemblée, tombèrent dans le stade.

Si à la fin de l'assemblée Flamininus, prévoyant le concours immense de peuple qui allait l'environner, ne se fût promptement dérobé à leur empressement, il eût couru risque d'être étouffé tant était grande la foule qui se répandait autour de lui ! Quand ils furent las d'avoir crié jusqu'à la nuit devant sa tente, ils se retirèrent, et tous ceux de leurs amis et de leurs concitoyens qu'ils rencontraient, ils les embrassaient, ils les serraient étroitement, les menaient souper avec eux et faire bonne chère. Là redoublant de joie, ils ne parlaient que de la Grèce ; ils se rappelaient les grands combats qu'elle avait soutenus pour la liberté. « Après tant de guerres dont elle a été le théâtre, disaient-ils, elle n'a jamais reçu de salaire plus doux ni plus solide de ses travaux que

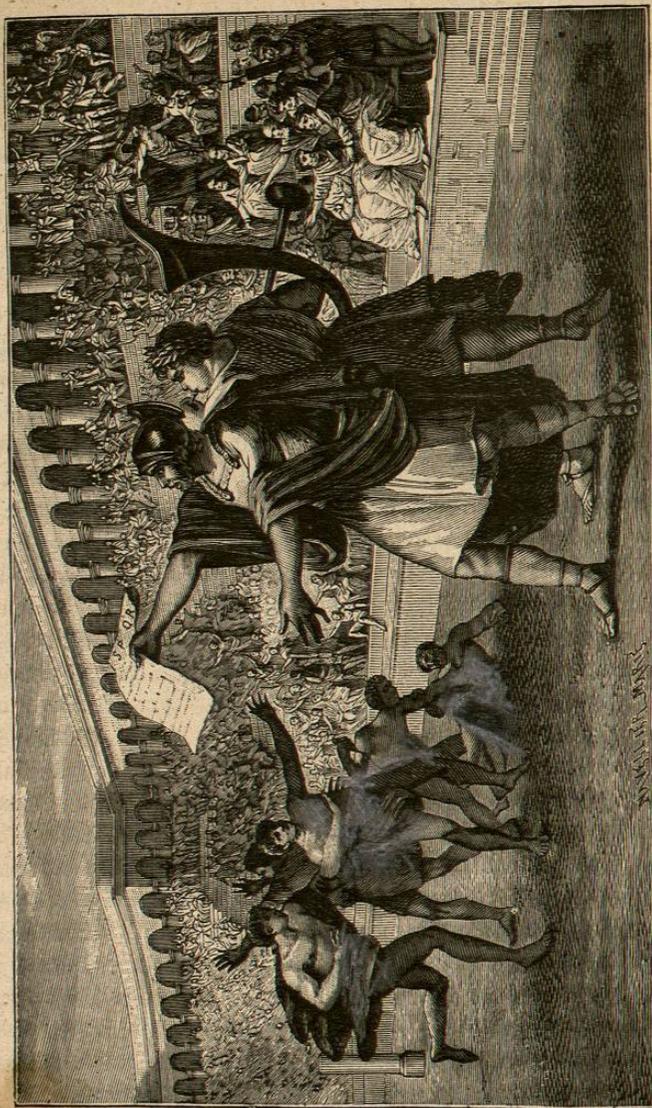


Fig. 39. — Flamininus fait proclamer la liberté des Grecs.

celui qu'elle doit à ces étrangers qui sont venus combattre pour elle. Sans qu'il lui en ait à peine coûté une goutte de sang, ou qu'elle ait eu à porter le deuil d'un seul homme, elle a obtenu le prix le plus glorieux, le plus digne d'être disputé par les hommes. Si la valeur et la prudence sont rares parmi les hommes, une vertu plus rare encore, c'est la justice. Les Agésilas, les Lysandre, les Nicias, les Alcibiade, savaient sans doute conduire habilement des guerres et remporter des victoires sur terre et sur mer ; mais ils n'ont jamais su faire servir leurs succès à une honnête et généreuse bienfaisance. En effet, si l'on excepte les batailles de Marathon, de Salamine, de Platée et des Thermopyles, les exploits de Cimon sur l'Eurymédon et auprès de Cypre, tous les autres combats que la Grèce a livrés se sont donnés contre elle-même, et l'ont fait tomber dans la servitude ; tous les trophées qu'elle a érigés ont été des monuments de ses malheurs et de sa honte ; la méchanceté et la jalouse rivalité de ses généraux l'ont presque ruinée. Et des étrangers qui n'ont plus, avec la Grèce, que de faibles étincelles d'une ancienne parenté presque effacée, de qui la Grèce eût dû s'étonner de recevoir seulement quelques conseils salutaires ; des étrangers sont venus supporter les plus grands travaux, s'exposer aux plus grands périls, pour arracher la Grèce à des maîtres durs, à des tyrans cruels, et lui rendre sa liberté !»

Telles étaient les réflexions des Grecs sur leur situation présente : les effets suivirent cette proclamation ; car Flamininus envoya dans le même temps Lentulus en Asie, pour affranchir les Bargyliates ; Titillius en Thrace, pour faire sortir des villes et des îles de cette contrée les garnisons de Philippe ; Publius Villius s'embarqua pour aller traiter avec Antiochus de la liberté des Grecs qui étaient sous sa dépendance. Flamininus lui-même passa à Chalcis, d'où il fit voile pour la Magnésie ; et, ôtant les garnisons de toutes les villes, il rendit à ces peuples leur gouvernement et leurs lois. De retour à Argos, il fut nommé pour présider les jeux néméens, qu'il fit célébrer avec la plus grande solennité, et où la liberté des Grecs fut de nouveau proclamée par un héraut, comme elle l'avait été aux jeux isthmiques. De là il parcourut les villes, leur prescrivit des réglemens sages, réforma la justice, apaisa les séditions, rétablit entre les habitants la concorde et l'harmonie, et rappela les bannis : aussi satisfait de réconcilier les Grecs entre eux par la persuasion, que d'avoir vaincu les Macédoniens par

la force des armes. Ces bienfaits de Flamininus et des Romains, en excitant la reconnaissance de la Grèce, ne leur attirèrent pas seulement les louanges de tous les peuples ; ils leur méritèrent encore une confiance générale, et augmentèrent considérablement leur puissance. Les Grecs, non contents de recevoir les généraux romains qu'on leur envoyait, les demandaient, les appelaient eux-mêmes et remettaient entre leurs mains tous leurs intérêts. Ce n'étaient pas seulement les peuples et les villes, mais les rois eux-mêmes, qui, lorsqu'ils avaient reçu quelque tort des rois voisins, recouraient à la protection des Romains ; de sorte qu'en peu de temps, non, à la vérité, sans la faveur des dieux, toute la terre leur fut soumise.

Flamininus, après avoir commencé contre Nabis, oppresseur des Lacédémoniens, le plus scélérat et le plus cruel des tyrans, une guerre aussi honorable que juste, finit par tromper les espérances de la Grèce : au lieu de le faire prisonnier, comme il le pouvait, il fit la paix avec lui et laissa Sparte sous le joug d'une indigne servitude, soit qu'il craignît que, la guerre venant à traîner en longueur, on n'envoyât de Rome un nouveau général qui lui enlèverait la gloire de l'avoir terminée, soit que son ambition l'eût rendu jaloux des honneurs qu'obtenait Philopémen qui, s'étant montré dans toutes les autres occasions un des plus grands généraux qu'eussent eus les Grecs, avait surtout donné dans cette guerre des preuves étonnantes de courage et de capacité. Comme elles lui méritaient de la part des Grecs, dans leurs théâtres, les mêmes respects et les mêmes honneurs qu'à Flamininus, ce général en était singulièrement blessé, il ne croyait pas qu'un homme d'Arcadie, qui n'avait commandé que dans de petites guerres sur les frontières, dût être autant honoré qu'un consul romain qui était venu combattre pour la liberté de la Grèce. Au reste, Flamininus disait, pour se justifier, que s'il avait terminé la guerre contre Nabis, c'est qu'il avait vu que la perte du tyran entraînerait les plus grands maux pour tous les Spartiates.

De tous les honneurs que les Achéens lui décernèrent, aucun ne parut égal à ses bienfaits que le présent qu'ils lui firent, et qu'il préféra à tout ce qu'on avait fait pour lui. La plupart des Romains faits prisonniers dans la guerre contre Annibal avaient été vendus et dispersés dans diverses contrées où ils vivaient dans l'esclavage. Il y en avait dans la Grèce environ douze cents, que

leur malheur avait toujours rendus dignes de pitié, mais qui étaient bien plus à plaindre dans une circonstance où ils se trouvaient au milieu de leurs fils, de leurs frères et de leurs amis, qu'ils voyaient libres et victorieux, tandis qu'ils avaient eux-mêmes à supporter la honte de leur défaite et le poids de l'esclavage. Flamininus, quoique touché de leur sort, ne voulut pas les enlever à leurs maîtres; mais les Achéens payèrent leur rançon à cinq mines par tête; et les ayant tous réunis dans un même lieu, ils les lui remirent au moment où il allait s'embarquer. Il partit comblé de joie de ce présent.

Ils firent le plus bel ornement de son triomphe : ils s'étaient tous rasé la tête, et, ayant pris des bonnets, comme font les esclaves qu'on affranchit, ils suivirent en cet état le char du triomphateur. Les dépouilles qui furent portées en pompe à ce triomphe frappèrent les spectateurs par leur beauté; c'étaient des casques grecs, des boucliers macédoniens et de longues piques qu'ils nomment *sarisses*. On

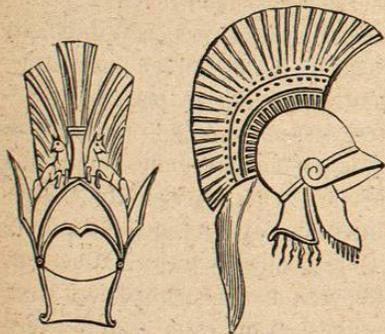


Fig. 40. — Casques grecs (face et profil).

y voyait aussi une grande quantité d'or et d'argent.

Quelque temps après, Antiochus, étant passé en Grèce avec une grande flotte et une armée nombreuse, sollicitait les villes à la défection, et excitait parmi elles des mouvements séditieux. Il était secondé par les Étoliens, qui, depuis longtemps ennemis des Romains, cherchaient une occasion de leur déclarer la guerre. Ils en donnaient pour cause le dessein de mettre en liberté les Grecs, qui n'en avaient nul besoin, puisqu'ils étaient libres; mais, faute d'un prétexte plus honnête, ils suggéraient à Antiochus de couvrir son injustice du plus spécieux de tous les motifs. Les Romains, qui craignaient les suites de ces premiers mouvements et l'opinion qu'on avait des forces d'Antiochus, chargèrent de cette guerre le consul Manius Acilius, et lui donnèrent pour lieutenant Flamininus, à cause de son crédit auprès des Grecs. En effet, il eut à peine paru, qu'il affermit dans le parti des Romains ceux qui leur étaient restés fidèles; et ceux que la contagion commençait à gagner, il

leur apporta à propos, comme un remède salutaire, le souvenir de l'amitié qu'ils avaient pour lui, et les empêcha de consommer leur défection. Il ne lui en échappa qu'un petit nombre, que les Étoliens avaient déjà entièrement gagnés et corrompus. Tout irrité qu'il était contre eux, il les protégea après la bataille; car Antiochus, ayant été défait aux Thermopyles, prit sur-le-champ la fuite et s'embarqua pour l'Asie. Alors le consul Manius, entrant dans le pays des Étoliens, assiégea lui-même les uns et abandonna les autres au roi Philippe. D'un côté, les Dolopes, les Magnètes, les Athamanes et les Apérantes étaient fort maltraités par le roi de Macédoine; et de l'autre, Manius, après avoir saccagé la ville d'Héraclide, assiégeait Naupacte, occupée par les Étoliens.

Flamininus, touché de compassion pour les Grecs, vint du Péloponèse par mer, pour parler au consul. D'abord il le blâma de ce qu'après la victoire il abandonnait à Philippe le prix de cette guerre, et de ce qu'aveuglé par son ressentiment il se consumait devant une seule place, tandis que le roi de Macédoine subjuguait des nations et des royaumes. Dès que les assiégés eurent aperçu Flamininus du haut de leurs murailles, ils l'appelèrent, en lui tendant les mains, et le conjurèrent de leur être favorable : il ne leur répondit rien, et, se retournant, les yeux baignés de larmes, il se retira. Mais ensuite il parla à Manius, et ayant calmé son ressentiment, il fit accorder aux Étoliens une trêve, pendant laquelle ils enverraient des ambassadeurs à Rome, pour tâcher d'obtenir des conditions plus douces. Il lui en coûta bien davantage, et il eut plus de combats à livrer, quand il voulut parler en faveur des Chalcidiens. Ceux-ci, sauvés par sa protection, lui consacèrent les plus grands et les plus beaux de leurs édifices publics, dont on voit encore les inscriptions. Encore aujourd'hui le peuple de Chalcis élit un prêtre de Flamininus; et dans les sacrifices institués en son honneur, après les libations, on chante un cantique à sa louange.

Tant que l'ambition naturelle de Flamininus eut un sujet honnête de s'exercer dans les guerres que nous venons de raconter, elle fut généralement approuvée; on lui sut même gré d'avoir, après son consulat, servi comme tribun des soldats, sans en être sollicité. Mais quand son âge l'eut mit hors d'état de commander et d'exercer des emplois, on trouva mauvais que dans un reste de vie qui n'était plus propre aux affaires il conservât encore un désir de réputation et une passion pour la gloire, ce qui convenait tout au

plus à un jeune homme. Cette ambition déplacée, en l'excitant à poursuivre Annibal avec acharnement, le rendit généralement odieux. Annibal, sorti secrètement de Carthage, s'était retiré d'abord auprès d'Antiochus; mais lorsque ce prince, battu en Phrygie, se trouva trop heureux d'accepter la paix, Annibal fut encore obligé de s'enfuir; et, après avoir longtemps erré, il se fixa enfin en Bithynie, auprès du roi Prusias. Aucun Romain n'ignorait sa retraite; mais on fermait les yeux sur lui, parce qu'on méprisait un faible vieillard, abattu par la fortune. Flamininus, que le sénat avait envoyé auprès de Prusias pour d'autres affaires, ayant trouvé Annibal à sa cour, fut indigné de le voir encore en vie; et malgré les prières, malgré les supplications vives que lui fit Prusias en faveur d'un vieillard, son suppliant et son hôte, il fut inexorable.

Comme Annibal se défiait de la faiblesse de Prusias, et qu'il craignait toujours les Romains, il avait ménagé sept conduits souterrains, qui de sa maison allaient tous aboutir de différents côtés fort loin du bourg, et qu'on ne pouvait apercevoir du dehors.

Dès qu'il sut l'ordre que Flamininus avait donné à Prusias, il voulut s'enfuir par ces souterrains; mais ayant donné dans les gardes que le roi y avait placés, il résolut de s'ôter la vie. On dit qu'ayant entortillé son manteau autour de son cou, il ordonna à un de ses esclaves d'appuyer le genou contre son dos, et de tordre avec force le manteau en le tirant à lui jusqu'à ce qu'il fût étranglé. D'autres rapportent qu'à l'exemple de Thémistocle et de Midas, il but du sang de taureau. Mais Tite Live raconte qu'il avait sur lui du poison dont il fit un breuvage, et qu'il dit, en prenant la coupe: « Délivrons les Romains de leur extrême frayeur, puisqu'ils trouvent trop long et trop dangereux d'attendre la mort d'un vieillard qui leur est odieux. Flamininus ne remportera pas ici une victoire honorable, ni digne de ces anciens Romains qui firent avertir Pyrrhus, leur ennemi et leur vainqueur, du dessein qu'on avait de l'empoisonner. » Telle fut, dit-on, la fin d'Annibal. La nouvelle en étant venue à Rome, la plupart des sénateurs blâmèrent hautement Flamininus; ils regardèrent comme un excès de cruauté d'avoir fait mourir Annibal, tandis que le peuple romain le laissait vivre, comme un oiseau que la vieillesse a dépouillé de son plumage, à qui l'on conserve la vie sans danger; et de l'avoir fait mourir sans que personne l'y eût engagé, pour la vaine gloire d'être appelé l'auteur de la mort d'Annibal.

On citait à cette occasion la douceur et la magnanimité de Scipion l'Africain; et l'on admirait davantage ce grand homme qui, après avoir défait en Afrique Annibal, jusqu'alors invincible et encore redoutable aux Romains, ne le chassa point de son pays, et ne demanda pas qu'il lui fût livré. Au contraire, avant le combat il avait eu avec lui une conférence dans laquelle il le traita honorablement; et après la bataille, en réglant les conditions de la paix, il ne proposa rien qui lui fût défavorable et n'insulta point à son malheur. Ils eurent depuis une seconde entrevue à Ephèse, où, en se promenant ensemble, Annibal prit la place la plus honorable: Scipion le souffrit, et, sans donner aucun signe de mécontentement, il continua sa promenade. La conversation était tombée sur les généraux, et Annibal ayant dit qu'Alexandre était le premier de tous, Pyrrhus le second et lui le troisième, Scipion lui dit en souriant: « Que dirais-tu donc si je ne t'avais pas vaincu? — Alors, Scipion, repartit Annibal, je ne me serais pas nommé le troisième, mais le premier. » Le souvenir de ces divers traits, si admirables dans Scipion, faisait encore plus blâmer Flamininus d'avoir porté les mains sur une espèce de cadavre qui n'appartenait pas aux Romains. D'autres pourtant le louaient, en disant que tant qu'Annibal vivait, c'était un feu couvert qui ne demandait qu'à être soufflé; que ce n'était ni son corps ni son bras qui, dans la force de l'âge, avaient fait trembler les Romains, mais sa capacité et son expérience, excitées encore par l'animosité et la haine qu'il avait contre eux; sentiments dont la vieillesse ne diminue pas l'activité, parce que le caractère se montre toujours dans les mœurs, que la fortune ne demeure pas constamment la même, et que, dans ses continuelles vicissitudes, elle appelle, par de nouvelles espérances, à de nouvelles entreprises, ceux que la haine porte à faire la guerre à leurs ennemis. »



FIG. 41. — Denier, monnaie d'argent.